



« Je porte toujours en moi des siècles de subordination féminine, avec lesquels je me bats quotidiennement. »

# FAWZIA ZOUARI

*Essayiste, romancière, Fawzia Zouari vient d'instituer le Parlement des écrivaines francophones, au sein duquel elle poursuit ses combats de toujours : la liberté d'expression, l'émancipation des femmes, l'autonomie des peuples... Sa parole, incroyablement libre et vivifiante, nous maintient en éveil et nous empêche de nous résigner face aux fêlures de ce monde.*

ENTRETIEN RÉALISÉ EN OCTOBRE 2018 PAR ÉRIC FOURREAU

**NECTART :** *Vous êtes à l'initiative du Parlement des écrivaines francophones, soutenu par l'Organisation internationale de la francophonie, qui s'est réuni du 26 au 28 septembre 2018 à Orléans. Quelles sont les intentions de cette démarche et quelle(s) parole(s) souhaitez-vous faire entendre ?*

**FAWZIA ZOUARI :** En 1993, des intellectuels français avaient lancé à Strasbourg un Parlement international des écrivains européens pour venir en aide aux romanciers et journalistes algériens menacés ou contraints à l'exil à cause des événements tragiques des années 1990. Je me suis inspirée de cette initiative pour lancer, avec l'aide de la mairie d'Orléans, le Parlement des écrivaines francophones. L'idée est toute simple : créer un espace de parole pour les femmes, plus spécialement pour les écrivaines qui, souvent, travaillent dans la solitude, le silence, voire l'indifférence. Faire en sorte qu'elles se prononcent publiquement, sur la condition féminine en particulier, sur les affaires du monde en général. Alors que plus de la moitié de l'humanité est composée de femmes, il n'est pas normal que le monde continue à parler, à décider, à légiférer au masculin. Il n'est pas normal que les grandes décisions des États et des institutions internationales se fassent sans elles. Toute prise de parole

féminine, et *a fortiori* celle des écrivaines, ne peut que corriger ce déséquilibre et plaider pour un partage des responsabilités afin d'éviter les dérives et violences, dont les femmes, d'ailleurs, sont les premières victimes.

*Vous rappelez, justement, que sept femmes meurent chaque jour au Mexique, deux en Argentine et une tous les trois jours en France, « preuve que le corps des femmes reste, au Nord comme au Sud, un enjeu de pouvoir et un théâtre de conflit ».*

Vous savez, contrairement à ce qu'on pense, les temps sont de plus en plus durs pour les femmes. Partout elles sont en butte au mépris, à la haine, au féminicide. Les violences conjugales explosent. Certains droits fondamentaux qui auraient dû être acquis depuis longtemps ne le sont toujours pas dans nombre de pays, quand ils ne sont pas remis en cause, tel l'avortement. De fait, sous des allures égalitaires et des signes extérieurs d'émancipation, ce début de XXI<sup>e</sup> siècle amorce un retour vers des débats d'arrière-garde, par exemple autour de l'envoiement ou de la polygamie. Le patriarcat renaît sous des formes pernicieuses et en rapport avec le corps féminin. Le mouvement #MeToo a simplement fait remonter à la surface cette vérité.

*Pensez-vous que ce mouvement a modifié les rapports entre les sexes depuis un an à l'échelle planétaire ?*

Il a en tout cas libéré la parole sur un drame qui se joue quotidiennement et partout dans le monde. En Occident, il a permis de montrer que l'égalité juridique ne signifie pas que le corps des femmes a cessé d'être l'otage des hommes. Il a montré que si les Occidentales ont des droits, elles n'ont toujours pas le pouvoir d'exiger le respect de leur sexe et de dire non. En ce qui concerne les pays du Sud, le phénomène #MeToo a fait sourire plus qu'autre chose. Dans cette région du monde, les femmes subissent tous les jours le harcèlement, la violence des rapports, le tutorat, le viol conjugal. Alors, l'histoire de ces riches Américaines qui commencent tout d'un coup à se plaindre... Soumettre les filles au désir masculin est dans l'ordre normal des choses dans beaucoup de pays arabo-musulmans, cette soumission étant vantée comme une vertu, voire un devoir religieux. Cela dit, je pense que ce #MeToo a ouvert une brèche, qu'il ne faut surtout pas refermer en versant des larmes sur ces hommes

qui désormais ne sauront plus comment s'y prendre pour séduire, ou en culpabilisant les femmes en leur serinant qu'elles finiront par devenir des hommes comme les autres ! Eh bien, que les femmes finissent par devenir des hommes comme les autres : elles n'y perdront pas beaucoup !

*L'historienne Michelle Perrot écrivait le 10 octobre dernier dans Libération que les femmes « parlent de leur corps personnel et du corps collectif qui fonde une identité. Elles se sentent solidaires dans leur révolte, ajoutait-elle, contre la sujétion à laquelle elles sont soumises depuis la nuit des temps, et qu'elles*

**« En ce qui concerne les pays du Sud, le phénomène #MeToo a fait sourire plus qu'autre chose. »**

*n'avaient pas osé dénoncer ». La honte, la soumission, la réclusion dans le silence sont justement des thématiques que vous avez souvent abordées dans vos romans. Peut-il y avoir aussi une avancée dans ce domaine, y compris dans les pays les moins libéraux en matière de mœurs ?*

J'ai cru que le temps de ma mère et de ma grand-mère assignées au voile et à la réclusion était terminé. J'ai vécu jeune la honte d'être une fille et le risque d'être enfermée comme mes sœurs aînées. J'y

ai échappé, ainsi que toute ma génération, grâce à un homme qui s'appelait Habib Bourguiba. Je croyais que tout cela était derrière nous. Je me trompais. Je suis effarée aujourd'hui par l'envolement général qui sévit dans nos pays. Je suis choquée par cet empressement qu'ont certaines femmes à vendre leur liberté contre une foi qu'elles affichent plus qu'elles ne pratiquent, dont elles se servent comme un blanc-seing pour entrer dans la cité. Mais pourquoi donc doit-on donner des gages de soumission pour accéder à l'espace public ? Pourquoi se couvrir pour être respectée ? J'ai été élevée à une époque qui nous a envoyées à l'école et appris à nous émanciper. La conquête de l'espace public se faisait sans concessions, et jamais je n'aurais cru que les femmes se voileraient de nouveau. Qu'on le veuille ou non, pour moi, ce sont là des signes de régression et de recul. Assortir le travail des femmes au contrôle de leur corps est une aberration. Les conforter dans la position « complémentaire » de bonnes épouses et de bonnes mamans est une ineptie de machistes et d'intégristes.

*Pourquoi avez-vous choisi de créer un mouvement francophone ? Quelles en sont les caractéristiques et ne risquez-vous pas de vous priver d'autres voix féminines d'envergure ?*

Notre but n'est pas d'exclure, ni les écrivaines d'autres langues, ni les hommes. Il consiste à lancer une plateforme féminine supplémentaire, et nous voulions une cohérence, un dénominateur commun : des femmes qui, en l'occurrence, partagent le métier ou la passion de l'écriture et s'expriment en français, cette langue qui a l'avantage d'exister sur les cinq continents et dont des circonstances historiques ont fait que nous en soyons les héritières. À travers le français, nous voulons intervenir sur le présent et le futur de nos propres sociétés. Une langue n'est pas seu-

lement un outil, elle véhicule des valeurs, raconte des récits et des combats, et si, en plus, elle réussit à dire le plus intime en nous, si elle prend en charge nos histoires personnelles et collectives, nous raconte sans nous trahir ni exiger une allégeance à son égard, cette langue est aussi, et fondamentalement, la nôtre.

**« Les femmes écrivent pour toutes sortes de lecteurs et les hommes gagneraient à les lire, ils réfléchiraient autrement. »**

*Justement, vous voulez changer le rapport à la langue française à travers l'usage qu'en font les femmes...*

Nous voulons libérer ce rapport d'une mémoire de conflit et d'une terminologie guerrière qui a souvent empreint la littérature masculine francophone. Nous en avons assez de ceux qui définissent le français comme un « butin de guerre » ou la « langue du colonisé ». Nous ne voulons plus avoir honte de parler français ni nous justifier de recourir à cette langue. Bref, tourner la page du soupçon qui colle aux francophones, accusés d'être « le parti de la France ». Redéfinir un rapport féminin à la langue française, c'est réclamer cette langue comme nôtre. C'est dire que le français n'est pas seulement la langue des Gaulois : il appartient à ceux qui l'écrivent partout où ils l'écrivent. Nous en faisons notre enfant légitime. Plus question de débats stériles sur la paternité – une préoccupation masculine par définition –, ni de ces polémiques autour de la « francophonie » qui sentent le complexe de l'ex-colonisé et l'impossible réconciliation.

*Toujours dans le manifeste du Parlement des écrivaines francophones, vous défendez « une littérature réinventée au féminin, qui entend être au rendez-*

*vous de l'Histoire et engagée dans les batailles, toutes les batailles ». Quelles sont les spécificités de cette « littérature au féminin » ?*

Je crois moins en l'existence d'une littérature féminine – en tout cas, ce n'est pas en ces termes que nous posons la question – qu'en la capacité des femmes à rénover, rafraîchir, changer les angles de vue, fissurer les certitudes et les mythes. Un exemple : dans mon roman *Le Corps de ma mère*, je m'aventure à désacraliser le personnage de la maman, là où les écrivains maghrébins n'ont eu de cesse de le mettre sur un piédestal. Ce livre a choqué. Parce que je taillais dans le statut des mères supposées être au-dessus de tout soupçon et devant être adulées par leur progéniture. On suppose que les femmes écrivent pour les femmes, comme si leur parole devait se confiner à l'espace du gynécée. Non. Les femmes écrivent pour toutes sortes de lecteurs et les hommes gagneraient à les lire, ils réfléchiraient autrement. On croit que les écrits des femmes sont subjectifs et sentimentaux. Ce n'est pas vrai. Et quand bien même ! Pourquoi devrait-on avoir honte d'être sentimental et sincère ? On confond l'intime dans nos livres avec le privé et on ne comprend pas que l'essentiel réside parfois dans l'anecdotique.

Le roman féminin, s'il s'exprime de façons multiples, scrute d'une manière spécifique, intervient à partir de son patrimoine de mots et de maux, redéfinit les choses selon un être au monde féminin. Il y a bien toutes sortes de mouvements littéraires, pourquoi n'inventerions-nous pas un nouveau genre de livres et de contenus ? En tout cas, il nous faut une littérature qui soit aussi un référent pour les femmes, pour qu'elles se retrouvent, se construisent, s'initient à une morale de force et de droits ; une littérature qui propose au monde une vision éloignée de la violence et des guerres. En attendant, nos livres sont souvent, même si on feint de l'ignorer, autant d'appels au bon sens, à la tendresse sociale, au savoir utile, à l'humain tout simplement. Et à la nature, bien sûr.

*À ce propos, l'un des combats du Parlement des écrivaines francophones est celui de l'environnement (« la Terre est notre seul véritable pays »). Quels sont les leviers qui peuvent être activés dans un contexte peu favorable, avec notamment le positionnement des États-Unis depuis l'élection de Trump ?*

**« Les Levinas et les Voltaire ne se trouvent pas en France, mais bataillent au cœur de l'enclos islamique au péril de leur vie. »**

Quiconque est animé d'une conscience de survie devrait s'engager pour la planète, contre le péril qu'elle encourt de par l'industrialisation massive et la pollution effarante. Cela paraît un peu désuet de dire que les femmes sont plus proches et plus à l'écoute de la nature parce qu'elles donnent la vie. Mais il en est ainsi. Chacune des membres du Parlement, nous avons décidé d'éveiller au sujet climatique dans notre propre pays, d'être présentes physiquement et par l'écrit, de participer à des campagnes d'éveil et de prise de conscience ou à des commémorations, telle la Journée de la Terre. Et nous comptons envoyer les rapports de nos commissions sur le sujet aux instances de tutelle, à titre de conseil et d'alerte.

*Entre votre livre Ce voile qui déchire la France, en 2004, et Je ne suis pas Diam's, en 2015, votre position sur le port du voile en France a largement évolué. Très critique à l'époque quant à la volonté de l'État de légiférer sur le sujet, vous l'êtes encore plus onze ans plus tard envers la chanteuse de rap à l'occasion de la publication de ses deux livres manifestes<sup>1</sup>. Ce changement est-il dû à l'évolution*

*de l'islamisme en France à travers l'implantation des fondamentalistes dans certains territoires et les attentats perpétrés en son nom ?*

On ne devrait jamais avoir honte de changer d'avis par souci d'honnêteté. Si l'on est dans une position d'écoute et de regard attentif et que la réalité nous dément, notre devoir est de dire : « Je me suis trompé. » Dans *Ce voile qui déchire la France* – et bien que j'aie été et reste opposée au port du hidjab –, je ne me suis pas montrée favorable à une législation contre le foulard parce que j'avais peur que les filles obligées ou désireuses de se couvrir n'abandonnent l'école publique pour l'école coranique. Aujourd'hui, je dis que le gouvernement français a eu mille fois raison. S'il n'avait pas légiféré, bien des bancs de l'école publique auraient été voilés. Avec la montée de l'islamisme qui tient en étau la République, avec le recul des mentalités en raison de l'impact des chaînes du Golfe et des ravages de l'idéologie islamiste, on assiste à une vraie montée du religieux contre les valeurs laïques de la France. Et on le constate tous les jours. Le voile se répand à une vitesse telle que j'ai l'impression dans certains quartiers de Paris de me retrouver dans mon village. Et je me demande alors : Pourquoi ai-je fait le voyage ?

Moi qui ai choisi un pays laïc, où le fait de sortir tête nue n'est pas un délit, et qui me retrouve au milieu de « foulardisées » à l'image de mes sœurs, avec cette aberration supplémentaire qu'elles prétendent avoir choisi cet accoutrement ? Est-ce qu'on est libre de choisir un signe de non-liberté ? Est-ce qu'on peut prétendre obéir à Dieu en ce qui n'est que consigne de l'homme ? Est-ce qu'on peut se gargariser du mot « diversité culturelle » pour avaliser des pratiques religieuses le plus souvent défavorables aux femmes ?

*Revendiquant une position nuancée, vous écriviez dans Ce voile qui déchire la France : « Cette majorité laïque, qui aspire à l'altérité et entreprend un travail de fond dans l'ombre, ne cesse [...] de voir ses efforts ruinés par les réflexes islamophobes. De nombreux Levinas et Voltaire de l'islam sont réduits au silence. » Au vu de la situation actuelle, le temps vous a-t-il donné raison ?*

Paradoxalement, les Levinas et les Voltaire ne se trouvent pas en France, mais bataillent au cœur de l'enclos islamique au péril de leur vie. La République, elle, à défaut de faire naître des penseurs des Lumières, s'évertue à écouter les imams et à serrer la main des représentants du CFCM<sup>2</sup>. Et à ne pas tenir compte d'une majorité laïque

qui n'irait pas manifester pour le port du voile ni le halal dans les cantines. En France, on a fini par assimiler tous les immigrés musulmans à des croyants, comme si l'islam était la norme, et alors même que la majorité des musulmans aspirent au statut de citoyen. La confusion entre musulmans et islamistes est un autre aspect qui achève d'inquiéter la majorité musulmane laïque, parce qu'elle donne lieu à des réflexes racistes et de rejet. Mais il faut faire attention à deux autres accusations qui désormais se dressent contre la parole libre et critique de l'islam : celle de blasphème, brandie par nos propres coreligionnaires qui nous assimilent à des traîtres et des apostats, et celle d'islamophobie qu'une certaine gauche sort de sa manche chaque fois que l'on ose parler d'un « problème de l'islam de France ». Pourquoi ? Serait-il interdit à la République d'évoquer le moindre différend avec ses citoyens musulmans par crainte de toucher au religieux ? Non seulement ce raisonnement conforte l'attitude des islamistes, qui accusent quiconque parlant d'islam d'attaquer leur foi, mais cela laisse à penser que ni l'État ni la société n'ont le droit de questionner notre religion. Si les Français des siècles passés avaient raisonné de la sorte vis-à-vis du christianisme, il n'y aurait jamais eu, justement, de Voltaire ni de Levinas.

*Le retour du religieux dans nos sociétés doit-il nous amener à revoir ou à actualiser notre conception de la laïcité, telle que définie dans la loi de 1905, pour la rendre plus adaptée à notre époque ?*

Je me méfie de tous ces rapports d'experts et de leurs appels à amender la laïcité pour la soumettre à de « nouveaux contextes » et de « nouveaux arrivants ». Adapter, en l'occurrence, signifierait faire des concessions au religieux et s'accommoder des consignes du ciel, comme par exemple ouvrir des espaces de prière dans les entreprises, permettre le voile dans l'espace public, interdire les cours le samedi... Je me méfie également de ceux qui veulent renvoyer dos à dos religieux et laïques en parlant d'intégrisme laïc. Pour moi, il y a une loi, celle de 1905, elle sépare l'État et la religion, elle protège du fanatisme, elle exclut toute tentative de légiférer au nom de Dieu. Il faut s'y tenir. La France a payé un lourd tribut pour l'acquiescer et toutes les religions doivent en tenir compte. Pour moi, s'il est une exception française fabuleuse, c'est justement la laïcité, un des plus grands patrimoines socioculturels de sa Révolution. Je me fiche de ce que peuvent en penser l'Angleterre ou l'Oncle Sam. Si ces pays veulent construire des ghettos religieux et des tribunaux communautaires, à eux d'en assumer un jour les

conséquences. Je n'ai rien contre le modèle de la République – je dirais même le « moule », pour ma part –, et je suis favorable à ce que tout étranger signe une charte de la laïcité qui garantisse, entre autres, l'égalité entre les sexes et l'obligation de s'accommoder de la mixité. Enfin, je pense que s'il y a une révolution à exporter dans le monde musulman, parce qu'elle seule pourrait assurer sa survie et le réconcilier avec le monde moderne, c'est la laïcité. La région arabo-musulmane est en attente de deux révolutions : l'une, religieuse, qui ferait primer le citoyen sur le croyant ; l'autre, sexuelle, qui mettrait fin au contrôle du corps des femmes.

*Pourquoi avez-vous attendu la « révolution du jasmin », en 2011 en Tunisie, pour écrire ce très beau livre sur votre maman, Le Corps de ma mère ?*

Il m'a été impossible d'écrire sur ma mère juste après sa disparition. J'avais l'impression de profiter de sa mort pour en faire matière à littérature. Il me semblait qu'il y avait quelque chose de cha-

rogard là-dedans. En plus, je doutais de pouvoir en parler dans une langue qu'elle aurait qualifiée de « langue des infidèles ». Il me fallait donc la garder par-devers moi, en faire ma part secrète et intime, l'écriture ne pouvant que l'abîmer, comme la lumière abîme les précieux vestiges. Puis il y a eu la révolution tunisienne. J'ai vu mon pays changer et la société basculer vers une autre époque. Le monde de ma mère se fissurait. D'autres horizons, peu sûrs, apparaissaient. Je me suis dit que j'avais un devoir de mémoire, celui de conserver le monde de ma mère et, au-delà, une

**« La région arabo-musulmane est en attente de deux révolutions : l'une, religieuse, qui ferait primer le citoyen sur le croyant ; l'autre, sexuelle, qui mettrait fin au contrôle du corps des femmes. »**

page de l'histoire de la Tunisie. Alors j'ai osé. Je me le suis reproché, aussi. Jusqu'à dernièrement. J'étais dans mon village, je me suis penchée sur sa tombe, j'ai demandé pardon. Et quelque chose m'a dit qu'elle me pardonnait d'avoir ouvert la porte sur sa vie, d'avoir montré son corps, même en langue française. Depuis, je me suis mise à définir la langue maternelle comme étant, non pas celle de nos mamans, mais celle qui réussit à les dire sans les trahir, et en toute dignité.

*Sept ans après la « révolution du jasmin », quelles avancées et quels reculs avez-vous constatés et observez-vous en Tunisie ?*

Je vois peu de choses se construire. Au contraire. Certains acquis sont menacés, comme la laïcité ou l'État de droit. 2011 nous a apporté la liberté d'expression, un bien fondamental, mais qui hélas ne résout pas les problèmes d'infrastructure et de gouvernance. Le pays est aux prises avec des luttes politiques extrêmement violentes, une déficience de l'autorité de l'État, une islamisation des mentalités et une corruption généralisée. Bien sûr, au point de vue de l'arsenal législatif, aucun pays arabe ne rivalise avec nous : égalité des sexes, liberté de conscience, reconnaissance du droit des minorités et, dernièrement, le vote d'une loi considérant le racisme comme un délit. Dans la réalité, c'est tout autre chose. Les homosexuels sont pourchassés, le racisme anti-Noir est présent, le mariage religieux existe en dépit de la loi. Je ne sais pas quel miracle ni quel homme ou femme politique pourraient relever le défi, mais si on veut sortir de cette schizophrénie à la tunisienne il faut commencer par appliquer la loi, surtout en luttant contre le fanatisme et la corruption. La Tunisie pourrait alors devenir un modèle de démocratie et de

liberté au sein du monde arabo-musulman, voire pour le reste de la planète.

*Pourquoi écrivez-vous ? Quel en est le ressort ultime ? La liberté ? Le besoin d'évasion ? La nécessité de témoigner ?*

J'écris parce qu'il en est ainsi. En arabe, l'écrit se dit *maktoub*, qui signifie « destin ». J'écris parce que je ne peux pas faire autrement qu'écrire. Parce que je ne sais pas faire autre chose. La solitude de l'écriture me protège, et dans son silence je vis. Et puis je crois que je suis née avec une sorte de strabisme littéraire : je vois le monde à partir du projet de l'écrire. Je le ressens pour le transmettre sur la page. Je n'écris pas avec la consigne d'un « devoir dire » ni avec la mentalité d'une militante. La littérature est liberté, comme tout acte de création, et pas forcément un engagement. Si, après, j'arrive à faire passer quelques idées et une forme de combat, pourquoi pas ? Si l'écriture raconte et témoigne et, ce faisant, redonne voix et fait justice, c'est tant mieux. Mais, si j'ose dire, je ne suis pas payée pour ça...

*Quelle femme seriez-vous aujourd'hui si votre père avait décidé que vous n'étudieriez pas, comme cela a été le cas pour vos sœurs ?*

D'abord, ce n'est pas mon père qui m'aurait empêchée d'étudier ; paradoxalement, c'est ma mère qui m'en menaçait régulièrement. Parce que, comme vous le savez, les femmes sont parfois élevées pour perpétuer le patriarcat mieux que les hommes : on leur a appris que leur propre survie et celle de leur progéniture féminine en dépendaient. Si maman avait réussi à m'enfermer, j'aurais fini comme elle et comme mes autres sœurs, à la maison, sans indépendance financière, soumise à un mari et élevée dans l'ignorance du monde. La vie et l'histoire de mon pays ont démenti ce scénario écrit d'avance. J'ai échappé à la réclusion et à la soumission grâce aux études. Cela dit, je porte toujours en moi des siècles de subordination féminine, avec lesquels je me bats quotidiennement. Je lutte pour ne pas céder aux réflexes de harem et à la peur de l'homme. Je me bats pour dire que je suis l'égale de l'homme. C'est ça la révolution de ma génération, et en fin de compte la vraie révolution que le monde arabe a osée dans les années 1960, et dont il se détourne sous le poids des islamistes, feignant d'ignorer que la tentative de faire rentrer les femmes à la maison le fait sortir de l'Histoire.

1. *Mélanie, française et musulmane* (Don Quichotte, 2015) et *Diam's : autobiographie* (Points Seuil, 2013).  
2. Conseil français du culte musulman.

## FAWZIA ZOUARI EN NEUF DATES

- 10 septembre 1955** : naissance au Kef (Tunisie).
- 1961** : ses sœurs de 9 et 13 ans sont privées d'école.
- 1979** : arrivée à Paris pour son doctorat.
- 1990** : publication de son premier roman, *La Caravane des chimères* (Olivier Orban).
- 1998** : journaliste à *Jeune Afrique*, où elle officie toujours, ainsi qu'à *La Revue pour l'intelligence du monde* et à France 2.
- 2004** : publication de *Ce voile qui déchire la France* (essai, Ramsay).
- 2015** : publication de *Je ne suis pas Diam's* (essai, Stock).
- 2016** : publication de son roman *Le Corps de ma mère* (Joëlle Losfeld), pour lequel elle reçoit le prix des Cinq continents de la Francophonie.
- 2018** : présidente du Parlement des écrivaines francophones.